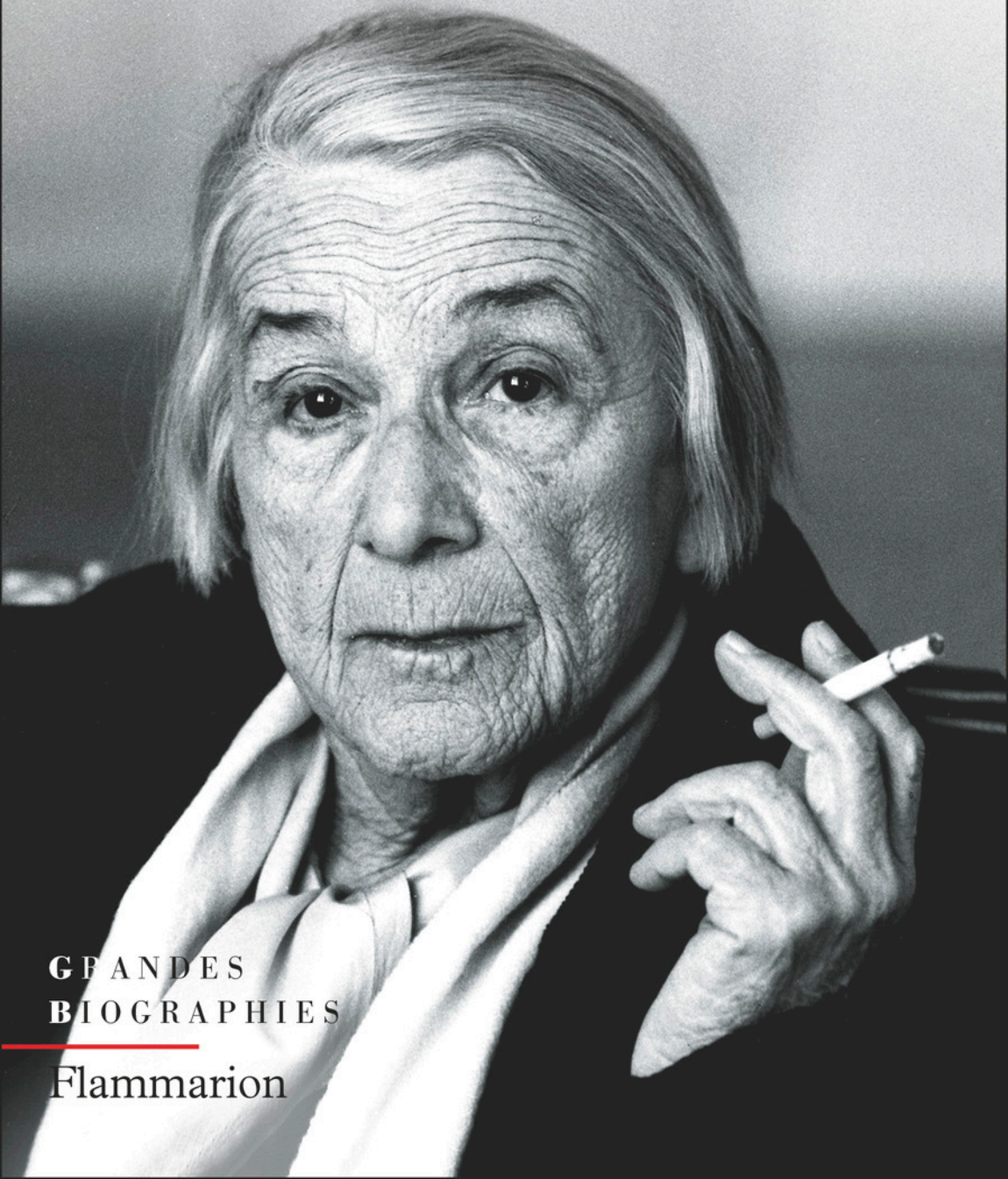


Nathalie

SARRAUTE

ANN JEFFERSON



GRANDES
BIOGRAPHIES

Flammarion

Nathalie Sarraute

DU MÊME AUTEUR

The Nouveau Roman and the Poetics of Fiction, Cambridge University Press, 1980.

Reading Realism in Stendhal, Cambridge University Press, 1988.

Nathalie Sarraute, Fiction and Theory : Questions of Difference, Cambridge University Press, 2000.

Le Défi biographique, Presses universitaires de France, 2012.

Genius in France : An Idea and its Uses, Princeton University Press, 2015.

Ann Jefferson

Nathalie Sarraute

Ouvrage traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Pierre-Emmanuel Dauzat et Aude de Saint-Loup

Flammarion

© Ann Jefferson, 2019
© Flammarion pour l'édition française, 2019
ISBN : 978-2-0814-3499-8

AVANT-PROPOS ¹

« Je dis toujours que je n'ai pas de biographie. La biographie ce n'est rien ² » ; « Je ne crois pas qu'on puisse écrire une biographie valable de qui que ce soit ³ » ; « Les biographies sont toujours fausses ⁴ ». La condamnation de la biographie par Nathalie Sarraute est sans ambiguïté, et le verdict sur celle-ci est tombé d'avance : « Je suis très contente de savoir que je ne la lirai pas. Je suis sûre que tout sera faux ⁵. »

La future biographe était prévenue.

Cette hostilité à la biographie était partagée avec maints autres membres d'une génération littéraire qui entendit Roland Barthes annoncer en 1968 la « mort de l'auteur ⁶ », et qui avait grandi à l'ombre du *Contre Sainte-Beuve* de Proust, refusant de lire la littérature au prisme de la vie de l'auteur. Nathalie Sarraute elle-même était catégorique : « L'explication de l'œuvre par la vie me paraît totalement aberrante ⁷. » En tout cas, la biographie ne pouvait être qu'une falsification parce que, pour elle, suivant la formule attribuée à Rimbaud, « la vraie vie était ailleurs ». Elle n'était certainement pas dans le survol du biographe qui condense une vie en quelques centaines de pages et ne peut espérer rendre justice au sentiment de l'existence telle qu'on l'expérimente d'un instant à l'autre : « La vie est composée d'instant divers, fluides, d'écoulements constants, d'instant différemment colorés, ce que je vivais il y a un quart d'heure est différent de ce que je vis maintenant et vivrai ce soir ⁸. » Un problème lié est la propension de la biographie à réduire son sujet à une identité unique, sans tenir compte du fait

qu'« un être humain est d'une telle complexité que, quelquefois, quand j'y pense, un aspect se présente, puis un autre et tout se défait. Il n'y a pas d'image d'ensemble ⁹ ». Fille de Juifs russes émigrés ayant grandi en France, Nathalie Sarraute ne le savait que trop : fixer une identité – qu'elle soit russe, juive ou féminine – peut être un moyen de ségrégation et d'exclusion. Pour toutes ces raisons, une biographie ne pouvait que sembler nier son expérience personnelle et les convictions au fondement de son écriture.

Elle fut toujours intraitable sur ce point : si son écriture était fidèle à son expérience psychologique intérieure – où la vie se vit d'un instant à l'autre et où on ne saurait réduire l'individu à une seule identité –, jamais elle ne raconta dans son œuvre les événements extérieurs de sa vie. « Je n'ai guère mis de scènes vécues par moi directement dans mes livres ¹⁰ », disait-elle ; il lui arrivait de le répéter en termes encore plus nets : « Je n'ai jamais rien puisé dans ma vie, à part des bribes de sensations, rien dans la continuité ¹¹. » Cela reste largement vrai jusqu'à la veille de son quatre-vingt-troisième anniversaire, quand elle publie *Enfance* et raconte les douze premières années de sa vie.

Si la vie n'est pas dans l'œuvre, cependant, celle-ci était très certainement dans une vie dont elle déclare un jour : « au fond, je n'aurai vécu que pour une idée fixe ¹² », et d'affirmer que « les seules aventures véritables étaient des livres ¹³ ». En fait, il y eut d'autres aventures, et la perspective chronologique de la biographie est particulièrement bien adaptée à un auteur pour qui l'écriture était la quête sans cesse renouvelée d'une chose qu'elle ne saisit jamais entièrement. « *The achievement is in the pursuit* » (la réussite est dans la poursuite), aimait-elle à répéter, formule qu'elle avait très certainement inventée et qu'elle attribuait à tort à Robert Browning, poète anglais du XIX^e siècle. Ou, comme elle le disait à sa manière : « J'écris pour essayer de rendre compte de quelque chose qui m'échappe ¹⁴. » Cet intangible était la réalité psychologique qu'elle se fixa pour tâche d'explorer : les réactions semi-conscientes, involontaires qui sous-tendent tout échange humain, et auxquelles elle donna le nom de « tropismes ». En prêtant attention à ces réactions, à peine enregistrées dans la vie quotidienne, l'écriture révèle un monde souterrain de drames souvent violents

d'attraction et de répulsion, de peur, et de ce qu'elle appelait le « *terrible desire to establish contact* » (le terrible désir de contact) ¹⁵. Son œuvre suit ces drames invisibles dans tout un éventail de contextes et de circonstances extérieures, parfois bel et bien tirés de son expérience vécue, sans être jamais décrits ni reconnus comme tels.

Née dans la Russie tsariste à l'aube du XX^e siècle, elle mourut à Paris moins de trois mois avant sa fin ; et elle fut affectée par quelques-uns des grands événements historiques du siècle : la Première Guerre mondiale, les révolutions russes, la Seconde Guerre mondiale et l'Occupation en France, sans oublier les transformations sociales qui eurent tant d'impact sur la vie des femmes. Cosmopolite dans l'âme, elle parlait quatre langues et entretenait des relations étroites avec l'Angleterre, l'Allemagne, les États-Unis et la Russie. Et, tout en traçant son propre chemin, elle fut associée à quelques figures culturelles et mouvements littéraires les plus en vue du XX^e siècle en France – de Sartre et des *Temps modernes* à Robbe-Grillet et au Nouveau Roman. Malgré ses liens avec de multiples mondes, elle ne fit jamais vraiment partie d'aucun. Toujours en désaccord ou sur le côté, elle se choisit invariablement une place *entre*, plutôt qu'à l'intérieur.

On peut en dire largement autant des matériaux à la disposition de son biographe : on ne l'y trouve nulle part pleinement. Lorsqu'elle fait don de ses manuscrits à la Bibliothèque nationale de France en 1996, elle impose un embargo de quarante ans sous prétexte que « les choses informes qu'elle écrit pour elle-même représentent quelque chose de tout à fait intime » et que, de ce fait, « les lecteurs ne feraient que des interprétations trompeuses » ¹⁶. Ces manuscrits ne seront donc disponibles qu'en 2036. Elle ne tint jamais de journal intime, et sa correspondance personnelle est très rare. Ses agendas, à compter des années 1950, donnent une idée de la multitude de gens qu'elle connut et fréquenta ; par la suite, une partie de ses amis et connaissances publièrent des Mémoires où il est question d'elle. Telle quelle, rassemblée dans une vingtaine de boîtes dans les archives léguées à la Bibliothèque nationale, sa correspondance concerne surtout ses activités professionnelles et date de la seconde moitié de sa vie,

quand sa carrière littéraire tardive finit par décoller. Les lettres, en tout cas, n'étaient pas son médium naturel. « On dirait que les lettres nécessitent un autre langage, un langage que je ne possède pas¹⁷ », expliqua-t-elle. Et de confesser à l'un de ses correspondants : « Il est difficile de paraître sincère dans une lettre. Tout se fige aussitôt en formules convenues¹⁸. »

C'est dans la parole qu'elle était le plus à l'aise, dans les conversations face à face ou bien au téléphone – mode de communication par excellence du XX^e siècle. Aussi reste-t-il peu de traces de ses échanges. En revanche, elle s'adonnait volontiers aux entretiens, une pratique qui faisait partie de la culture littéraire depuis le milieu du XX^e siècle. Ceux qu'elle accorda aux journaux, aux revues littéraires, à la radio et à la télévision offrent une masse d'informations autobiographiques et de riches commentaires. Non sans raison, elle se disait douée d'une excellente mémoire.

Pour élaborer les pages qui suivent, j'ai puisé dans tous ces matériaux. Je me suis aussi appuyée sur *Enfance* et sur les dix-huit pages de la chronologie biographique que Nathalie Sarraute a préparée pour ses *Œuvres complètes*. Une visite éclair dans sa maison de campagne, juste avant qu'elle soit vendue, m'a donné l'occasion de jeter un œil à sa bibliothèque. Par la suite, on m'ouvrait déjà généreusement l'accès aux archives demeurées au sein de la famille. Mes propres entretiens avec ses amis, ses connaissances et des membres de sa famille m'ont été également très précieux.

J'ai aussi des souvenirs personnels, qui remontent au début des années 1970 lorsque, tout intimidée, l'étudiante de troisième cycle que j'étais alors lui rendit visite à Paris, surprise par son accueil chaleureux et informel. Ayant découvert son œuvre en 1969, quand plus de la moitié restait à écrire, je fus aussitôt sous le charme. Je suivis les conférences qu'elle donna à Londres et à Oxford, où il m'arrivait de l'accompagner dans ses visites sur les lieux qu'elle avait connus du temps de ses études. À compter de la fin des années 1980, nous nous sommes vues régulièrement au cours de la préparation de ses *Œuvres complètes*, dont j'ai édité un certain nombre des textes. Pour autant, je ne saurais

revendiquer aucun privilège à cet égard. Jamais il ne me vint à l'idée – pas plus qu'à elle, j'imagine – que je pourrais un jour écrire l'histoire de sa vie. Du fait de cette connaissance, elle était pour moi « Nathalie », même si, dans un cadre universitaire, je disais toujours « Nathalie Sarraute » ou tout simplement « Sarraute ». Pour les besoins de cette biographie, toutefois, elle sera « Nathalie » – manière de différencier la vie et l'œuvre, plutôt que suggérer quelque intimité présumée.

En vérité, ses vues sur la biographie étaient plus nuancées que nombre de ses déclarations le laissent penser. Elle s'intéressait à la vie des écrivains : douze ans après sa mort, j'ai vu que la biographie de Proust par George Painter était restée sur la table de chevet de sa maison de campagne ; nombreuses étaient les biographies, dont celle d'Emily Brontë par Virginia Moore, que l'on trouvait dans sa bibliothèque ; elle avait un tel enthousiasme pour la vie privée de Dostoïevski qu'elle persuada son éditeur, Gallimard, de publier la traduction française d'un recueil de témoignages consacré au romancier russe par ses contemporains : « Je ne pouvais m'en arracher », confie-t-elle dans un entretien. « On est content de savoir ce qui se passait et de connaître toute une société, tout un milieu, toute une époque, et les réactions de Dostoïevski telles qu'elles étaient vues par ses amis, par son frère. » Malgré cette fascination, insiste-t-elle, « le vrai Dostoïevski se trouve ailleurs, dans son œuvre »¹⁹. La vie a sa place, du moment qu'elle ne devient pas un substitut de l'œuvre.

Il semblerait en fait qu'il existe une loi culturelle incontournable selon laquelle, tôt ou tard, l'« œuvre » – que ce soit celle de Dostoïevski, de Proust ou même de Nathalie Sarraute – s'augmente d'une « vie », suscitée par la force gravitationnelle de l'écriture, pour la renforcer d'une dimension supplémentaire, et lui donner un contexte, sans forcément lui imposer une interprétation. En 2012, plus d'une décennie après la mort de Nathalie Sarraute, il m'a paru qu'il était temps de céder à cette attraction, et que persister à s'y refuser la desservirait davantage que ne le ferait, dans son idée, cette biographie.

ENTRE DEUX MONDES

Enfances russes, 1900-1905

Un matin de la fin du mois d'octobre 1990, Nathalie Sarraute revint au 29/12, rue Pouchkine à Ivanovo, la ville industrielle où elle était née Natalia Ilinitchna Tcherniak quatre-vingt-dix ans plus tôt. Elle avait gardé toute sa vie le souvenir d'une « longue maison en bois à la façade percée de nombreuses fenêtres surmontées de bordures de dentelles » dans le style que l'on rencontre partout en Russie, et dont il existe encore quelques exemples à Ivanovo. *Enfance* évoque avec netteté cette « image immuable¹ », telle une vision de conte de Noël résumant l'enfance russe qu'elle avait laissée derrière elle à l'âge de huit ans.

Mais la maison que découvrit Nathalie en ce froid matin d'octobre n'avait rien à voir avec celle qu'elle s'était si longtemps rappelée : en réalité, c'était une robuste demeure en pierre à un étage, tombée dans un grave état de délabrement. Le stuc s'effritait, le toit était rafistolé avec de la tôle ondulée, des panneaux d'acier avaient été fixés le long de la façade pour la protéger de la pluie et de la fonte des neiges. Nathalie se fit photographier sous le porche en bois donnant accès au parc abandonné. Mais elle ne s'aventura pas à l'intérieur, la maison étant convertie depuis longtemps en *kommounalki*, ces appartements d'une pièce inaugurés sous Staline dans les années 1930. Ce fut en quelque sorte un retour aux sources, mais pas celui qu'elle avait si longtemps imaginé.

Bien d'autres choses avaient changé. La petite fille d'Ilya Evseïvitch Tcherniak et de Polina Ossipovna, était depuis longtemps devenue Nathalie Sarraute, écrivaine française. Le calendrier grégorien ayant remplacé le calendrier julien en usage à l'époque des tsars, sa date de naissance avait glissé du 5 au 18 juillet 1900. Du temps des Soviétiques, la ville d'Ivanovo avait perdu son nom associé de Voznessensk, et le nom des rues à l'angle desquelles se situait la maison avait également changé. Cette précarité des repères allait encore s'accroître avec l'effondrement de l'Union soviétique en décembre 1991, près de sept décennies après sa fondation.

En 1900, la maison se situait rue Mikhaïlovskaja. Elle avait été à l'origine l'un des deux ateliers d'impression textile désaffectés que la veuve d'un industriel local avait transformés en logements neufs pour les louer. La famille Tcherniak occupait l'étage de la plus grande des deux maisons, et c'est là que Natacha (c'est ainsi qu'on la nommait dans la famille) passa ses deux premières années. Mais son enfance fut très tôt marquée du sceau de l'éphémère, et en 1902 ses parents se séparèrent. Sa mère, Polina, quitta Ivanovo avec elle ; son père, Ilya, resta. N'ayant plus de famille à loger, il résilia la location de l'appartement et habita ensuite à deux adresses différentes dont les noms de rue ont également changé². Malgré la solidité de l'édifice, la maison natale de Natacha ne survécut dans sa mémoire que sous la forme d'une maison d'enfance qui n'a jamais existé.

Les éléments dont on dispose sur la naissance de Natacha se révèlent tout aussi incertains. Le dossier des Archives régionales d'Ivanovo enregistrant les naissances et les décès au tournant du siècle ne conserve aucune trace de Natalia Ilinitchna Tcherniak. Pas plus que de sa sœur aînée Elena qui, d'après Nathalie elle-même, est morte sans doute à Ivanovo-Voznessensk, probablement en 1899, peut-être à l'âge de trois ans. Sous le régime tsariste, en effet, naissances, mariages et décès étaient inscrits dans les registres paroissiaux. Or les Tcherniak étaient juifs, et comme il n'y avait pas plus de deux cents Juifs sur 54 000 habitants³ à Ivanovo-Voznessensk, la ville ne comptait ni rabbin ni synagogue, et ne disposait par conséquent d'aucun moyen pour



Maison natale de Natalia Ilinitchna Tcherniak.
22, rue Pouchkine, Ivanovo. Octobre 2017.

enregistrer les naissances et les décès de cette population. En un mot, rien qui pût attester officiellement l'existence de Natacha. Ainsi, dès son plus jeune âge, se met en place un dispositif qui se répétera au cours de sa très longue vie, durant laquelle Nathalie se heurtera de façon récurrente à l'impression d'un manque de reconnaissance juste, voire d'une méconnaissance totale.

N'ayant pas d'attache antérieure avec la ville, les Tcherniak n'avaient aucune raison particulière de venir à Ivanovo-Voznessensk. Ingénieur chimiste et expert en colorants, Ilya avait pourtant été incité à y créer une petite fabrique de colorants par un certain Vassili Lavrentievitch Mokeïev, qui lui prêta de quoi s'installer⁴. Surnommée la « Manchester russe » en raison de sa production textile, Ivanovo avait connu une forte expansion depuis le début du XVIII^e siècle : le modeste centre de tissage du lin était devenu la première ville industrielle de Russie, au point d'absorber la banlieue voisine de Voznessensk. À la fin du XIX^e siècle, le coton importé avait remplacé le lin cultivé localement, tandis que le tissage et l'impression textile s'étaient mécanisés dans de grandes usines qui employaient un nombre sans cesse croissant d'ouvriers. Les pigments minéraux étaient essentiels à la production industrielle des calicots imprimés qui faisaient le renom d'Ivanovo.



Ivanovo-Voznessensk, vue du quartier manufacturier, début du XX^e siècle.

Ilya, *alias* Israël Evseïevitch Tcherniak, était né le 13 novembre 1869 à Monastyrstchina, petite extension urbaine sur la rive de la Vikhra, dans l'actuel oblast de Smolensk⁵. Abritant une forte population de Juifs – dont le romancier de langue hébraïque Peretz Smolenskin –, Monastyrstchina se trouvait dans la « zone de résidence », cette vaste bande de territoire formée de la Russie occidentale, de la Pologne actuelle et de l'Ukraine, où les Juifs russes étaient confinés depuis la fin du XVIII^e siècle. Israël avait plusieurs frères et sœurs. Membre d'une corporation, son père avait le droit de commercer. Négociant en bois d'œuvre, il était certainement assez aisé pour mettre ses fils dans une des écoles locales pour enfants juifs⁶. Cependant, la limitation draconienne du nombre des Juifs dans l'enseignement supérieur en poussa beaucoup à l'étranger ; en 1892, Israël (qui s'appelait encore ainsi) s'inscrivit à l'université de Genève. Après avoir suivi des cours de botanique et de minéralogie, il obtint un diplôme de chimie en 1896 et, quelques mois plus tard, un doctorat en « sciences physiques » sous la houlette du vénéré Carl Vogt, professeur de géologie et de zoologie⁷. D'après son dossier universitaire, Israël était domicilié au 21, rue de la Roseraie, à Genève.

Telle était aussi l'adresse indiquée pour Polina Ossipovna Chatounovskaïa, entrée en 1893 à l'université, où elle suivit un

mélange éclectique de cours : économie politique, histoire de la civilisation, histoire générale, archéologie et linguistique. Elle abandonna ses études au cours de l'hiver 1895-1896, sans obtenir de diplôme⁸. De son vrai nom Khina Perl, Polina avait vu le jour en 1867 en Ukraine. Nathalie elle-même assurait que sa mère était née à Elizavetgrad (par la suite rebaptisée Kirovograd, puis Kropyvnytsky), en Ukraine centrale, et que, jeune orpheline, elle avait été élevée par son frère aîné, devenu un célèbre mathématicien. Sans doute s'agit-il de Samouïl Ossipovitch Chatounovski, né en mars 1859 à Znamenka, sur le Dniepr, dans une famille nombreuse de modestes artisans juifs. Samouïl, qui étudia à Saint-Pétersbourg puis enseigna à l'université d'Odessa, n'était peut-être pas le substitut parental idéal pour Polina, que Nathalie a toujours décrite en égotiste invétérée.

Ilya et Polina illustrent tous deux la transition qui se produisit dans les dernières décennies du XIX^e siècle parmi les Juifs russes éduqués. Alors que leurs parents étaient pour la plupart pratiquants et parlaient yiddish, la judéité était essentiellement une catégorie culturelle, plutôt que religieuse, pour cette jeune génération cosmopolite d'où émergea une intelligentsia juive avide d'éducation, d'assimilation et d'idées nouvelles. Israël et Khina Perl, qui n'étaient pas observants, russifièrent ainsi leurs prénoms en Ilya et Polina. Par la suite, cette dernière se fit appeler Paula par ses proches. Ils parlaient russe mais aussi français, et rien n'indique que, adultes, les parents de Natacha aient jamais parlé yiddish. Pour eux, être juif était un fait qu'on n'avait ni à afficher ni à dissimuler, et il était de mauvais goût de parler de race. Mais le monde dans lequel ils vivaient montrait moins de délicatesse.

Le 21, rue de la Roseraie, à Genève, était peut-être une pension pour étudiants russes, ce qui expliquerait comment Ilya et Polina se rencontrèrent. Genève attirait bon nombre d'étudiants juifs empêchés d'étudier en Russie et formant leur propre société d'émigrés. Exposés aux idées nouvelles, beaucoup se politisèrent et nourrirent des aspirations révolutionnaires en réaction aux mesures antisémites de plus en plus sévères introduites par Alexandre III après l'assassinat d'Alexandre II en 1881⁹. Si ni

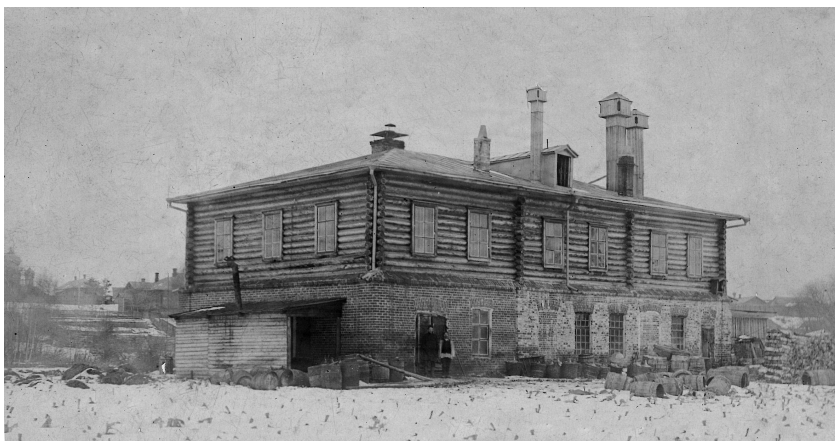
Ilya ni Polina ne semblent avoir été des activistes, leurs sympathies allaient au Parti socialiste révolutionnaire (SR), dont Ilya était membre¹⁰. Les SR furent finalement éclipsés par les sociaux-démocrates de Lénine, dont ils se distinguaient par la conviction que la révolution serait l'œuvre des paysans plutôt que du petit prolétariat urbain russe, et que l'intelligentsia (qui comptait beaucoup d'exilés) conduirait le réveil politique de la paysannerie¹¹.

Le brusque arrêt des études de Polina, au moment où Ilya obtint son diplôme, laisse supposer que le couple se maria à cette époque. L'hypothèse gagne en vraisemblance si l'on admet que la sœur aînée de Natacha mourut à l'âge de trois ans en 1899¹². Elena – dite Liolia – serait donc née en 1896, et la grossesse de Polina expliquerait par conséquent qu'elle ait arrêté ses études. Évoquant les débuts du couple, Nathalie affirma plus tard qu'Ilya avait renoncé à une carrière universitaire afin de subvenir aux besoins de son épouse. La venue d'un enfant aurait rendu cette nécessité plus pressante encore. Mais la vie des Tcherniak au cours des trois années suivantes demeure un mystère. Il est possible qu'ils soient allés en Ukraine, d'où était originaire la famille de Polina et où un autre frère, Grigori Chatounovski, avocat, figure en 1895 dans l'annuaire professionnel de Kamianets-Podilsky, en Ukraine occidentale¹³. Certains documents, aux Archives d'Ivanovo, font allusion à un diplôme qu'Ilya aurait obtenu à l'Université impériale Saint-Vladimir de Kiev, et ces qualifications supplémentaires expliqueraient sans doute qu'il soit devenu suffisamment expert pour se lancer dans la production de colorants minéraux.

Le nom des Tcherniak apparaît pour la première fois dans les annales d'Ivanovo en 1898-1899, en lien avec la Société de tempérance locale. Peut-être voyaient-ils dans l'appartenance à cette organisation socialement éclairée le moyen d'être acceptés en tant que Juifs ; l'une des figures caritatives les plus en vue d'Ivanovo-Voznessensk était en effet un Juif du nom de M. M. Jakub, qui enseignait au lycée technique, dirigeait une bibliothèque et exerçait une influence considérable sur la vie

culturelle de la ville¹⁴. Comme Juif, Ilya avait toutefois besoin d'une autorisation pour habiter et diriger son affaire hors de la zone de résidence : le 28 avril 1900, il obtint la permission officielle de s'installer à Ivanovo-Voznessensk. Un certificat daté du 10 juin confirma qu'il avait « acquis un établissement pour la préparation de couleurs minérales¹⁵ ».

La petite usine – un bâtiment en bois situé près du pont Sokovski sur l'Ouvod, au centre-ville – comptait trois employés. Nathalie se rappela plus tard être allée sur le lieu de travail de son père et avoir dû traverser une cour boueuse en évitant des flaques de toutes les couleurs. Elle avait ensuite pénétré à l'intérieur du bâtiment au sol de terre battue, où flottaient des relents de produits chimiques et où Ilya, au milieu des paillasses, vêtu d'une blouse blanche, examinait attentivement des cornues sur un support de bois¹⁶. Des souvenirs de son père se dégagent l'image d'un travailleur acharné et d'un professionnel scrupuleux. Actif au sein de la section de la Société technique russe à Ivanovo-Voznessensk, il acquit un certain statut social et réussit en affaires¹⁷.



L'usine d'Ilya Tcherniak à Ivanovo. Collection famille Sarraute.

Quant à Polina, son expérience d'Ivanovo-Voznessensk fut très différente de celle de son mari. Sans doute pleurerait-elle la mort de Liolia, emportée par la scarlatine l'année précédente, mais elle

était déjà enceinte de Natacha quand Ilya monta son usine de colorants. En l'absence d'information fiable sur la date du décès de Liolia, il est impossible de savoir si Natacha fut conçue pour être sa petite sœur ou pour la remplacer. Dans les deux cas, elle vécut ses premières années à l'ombre du bébé au bonnet brodé de perles et au regard étonné qui ressemblait à Polina, et qu'elle ne connut qu'au travers d'une photographie que possédait son père. Née après la disparition de sa sœur, elle eut toujours le sentiment que la mort rôdait autour de son enfance.

Une bonne s'occupa d'elle, laissant à Polina du temps libre dont elle ne savait que faire dans le monde d'Ivanovo-Voznessensk. Elle était très certainement plus instruite que les femmes des autres industriels, qui répugnaient sans doute à frayer avec les Juifs – fussent-ils assimilés et cosmopolites comme les Tcherniak. La vie culturelle de la ville était essentiellement orientée vers la population active, avec deux cirques, huit « théâtres électriques » proposant des divertissements sous forme d'images mobiles « proto-cinématiques » et trois théâtres classiques, dont un qui recevait parfois la visite de troupes moscovites. Tout cela n'était guère nourrissant pour une femme cultivée qui, à l'instar de Madame Bovary, s'ennuyait dans cette vie provinciale et rêvait sans doute de drame réel et peut-être d'un véritable amant qui l'emportât dans un monde plus excitant. L'héroïne de Flaubert s'impose comme une analogie plus adaptée que les trois sœurs frustrées dépeintes par Tchekhov à la même époque : des pièces tirées des dossiers de la police municipale indiquent qu'à l'origine, Natalia se prénommaït Emma, nom alors peu courant pour une Française, *a fortiori* pour la fille de Juifs russes¹⁸. Le choix du nom est précisément le genre d'extravagance littéraire qu'on pourrait imaginer de Madame Bovary elle-même.

Polina, qui caressait des ambitions littéraires, ne se contentait évidemment pas de rêves, et un peu plus de deux ans après l'arrivée des Tcherniak à Ivanovo-Voznessensk, elle annonça la fin de son couple et son départ à l'étranger. S'ensuivit un divorce, chose rare à l'époque. Ilya s'occupa des procédures administratives, la première étant de solliciter tardivement un certificat de

naissance pour Natacha, indispensable à la délivrance d'un passeport à son nom. Le 5 avril 1902, il demanda à la police municipale un document à présenter au rabbin de Nijni-Novgorod et Vladimir certifiant la naissance de leur fille le 5 juillet 1900. Il y joignit le témoignage des docteurs Alexandre Mikhaïlovitch Biedniakov et Josif Markovitch Tsalkine, ainsi que de la sage-femme Sofia Grigorievna Toporkova, présente à l'accouchement. Son père ayant réuni les documents nécessaires, l'existence de Natalia Ilinitchna Tcherniak fut enfin reconnue le 25 avril 1902, près de deux ans après sa naissance.

Le 4 mai, Polina demanda à la police une autorisation de voyager à l'étranger avec sa petite fille, accompagnée d'une nourrice venant d'un village voisin. Pour justifier son départ, elle invoqua des raisons de santé plutôt que des problèmes conjugaux, mais étrangement elle indiqua son prénom juif originel (Khina Perl) et, plus bizarrement encore, elle présenta Ilya comme dentiste. Ce dernier fournit un mot précisant qu'il n'avait aucune objection au départ de sa femme et de sa fille à l'étranger. Fin mai, la permission ayant été accordée, Polina partit avec Natacha.

Polina ne devait jamais revenir, et même si Natacha retourna à Ivanovo voir son père, elle était trop jeune pour garder le moindre souvenir de ses deux premières années. Les oui-dire et ses rêves illusoire allaient suppléer au vide de ses souvenirs. Elle n'avait rien laissé de solide derrière elle, aucune racine. Ses parents s'étaient séparés, et plusieurs décennies passèrent avant qu'elle ne les revît ensemble. De nouvelles déchirures étaient apparues à la dernière minute : ils hésitèrent entre les versions russe et juive de leurs noms ; dans les dossiers de police, Natacha se trouva affublée d'un nom littéraire fantasque, et son père étrangement pourvu d'une autre profession. Fiction et incohérence présidèrent à son départ vers un autre pays et une enfance d'un autre genre...

Il n'existe aucune trace du voyage qui conduisit Polina, Natacha et la nourrice vers l'Europe. Elles embarquèrent à coup sûr dans le train de nuit d'Ivanovo-Voznessensk à destination de Moscou. Polina se rendit d'abord à Genève. Pour ce faire, il fallait changer à

Berlin, mais avant, comme pour tous les trains quittant la Russie vers l'Europe occidentale, l'écartement des roues était modifié à la frontière prussienne. Plus tard, Nathalie évoquera la salle d'attente de la gare frontalière dans une image de triste désolation que l'on retrouve ailleurs dans son œuvre. Le voyage à Genève prenait au moins trois jours, plus s'il fallait passer une nuit à Berlin. Ce fut le premier des longs trajets ferroviaires dont Natacha deviendra familière à force de faire la navette entre la France et la Russie pour voir chacun de ses parents.

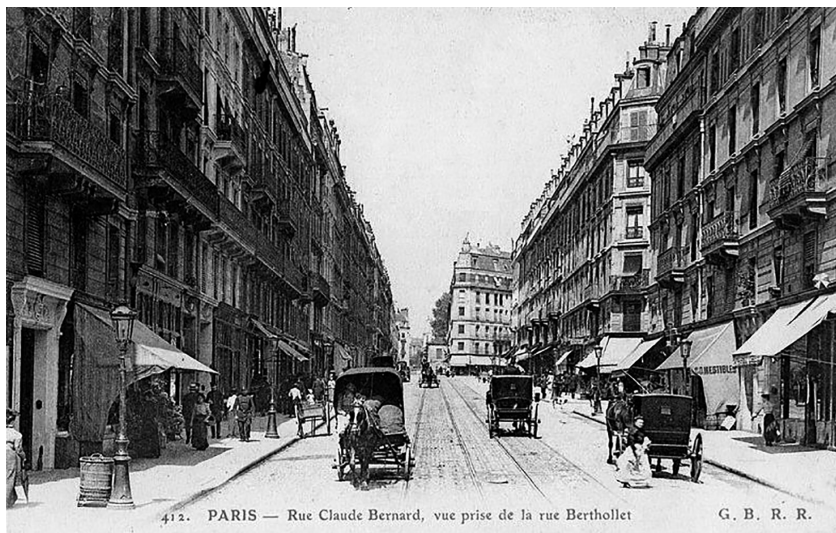
Les raisons que Polina avait d'aller à Genève, la ville où elle avait étudié et rencontré son ex-mari, demeurent obscures. Mais elle n'y resta pas longtemps, Genève étant, suivant les mots de Joseph Conrad, « la patrie respectable et impassible des libertés démocratiques, la ville sérieuse des hôtels mornes, la ville qui accordait la même hospitalité indifférente aux touristes de tous les pays, et aux conspirateurs internationaux de toutes les nuances ¹⁹ ». Même si elle avait été renvoyée du lycée pour avoir distribué des tracts révolutionnaires, Polina se désintéressait désormais des complots et partit bientôt à Paris, destination plus excitante où elle s'installa avec un nouveau mari, Nikolai Petrovitch Boretzki-Bergfeld.

L'homme que Natacha a toujours connu sous le nom de Kolia était écrivain et historien. Né en mai 1880 à Tiflis, il avait treize ans de moins que Polina, et il est resté connu pour trois livres d'histoire qui font autorité, le premier sur la Hongrie, le deuxième sur la Roumanie et le troisième intitulé *l'Histoire coloniale des pays d'Europe occidentale*. Ils parurent en Russie entre 1908 et 1910, et les histoires de la Hongrie et de l'Europe occidentale furent suffisamment appréciées pour être rééditées en 2013 et 2014. Rien n'indique que Kolia ait étudié à Genève, mais il y eut sans doute d'autres raisons pour que le couple s'y retrouvât. La rapidité de leur emménagement à Paris laisse supposer qu'ils se connaissaient auparavant et qu'ils avaient peut-être entretenu une relation par correspondance au cours des deux années que Polina avait passées à Ivanovo-Voznessensk. En tout cas, contrairement à Emma Bovary, elle avait trouvé l'amant qui lui avait permis d'échapper à son mariage, de se réorienter vers

une nouvelle vie dans la capitale culturelle la plus animée d'Europe. Kolia lui servit d'abord et avant tout de passeport humain vers un monde cosmopolite, lui ouvrant la possibilité de s'établir comme écrivaine, deux choses qui lui avaient manqué dans la bourgade industrielle d'Ivanovo.

À leur arrivée à Paris, Polina et Kolia logèrent dans le V^e arrondissement, rue Berthollet, avant d'emménager à deux pas de là, dans un petit appartement, chichement meublé, rue Flatters, au n^o 3. Dans un entretien que Nathalie accorda plus tard à un journaliste russe, elle signale que sa mère la mit un temps en pension, peut-être parce que la bonne, dont on ne sait rien de plus, était repartie chez elle²⁰. Bien que bref, ce séjour dut être une brutale immersion en langue étrangère et une séparation encore plus brutale d'avec Polina. Le quartier, majoritairement ouvrier à l'époque, accueillait la communauté russe émigrée, beaucoup ayant été chassés de Russie pour leurs opinions politiques. Avenue des Gobelins, un menchevik passionné de poésie gérait une bibliothèque qui fournissait aux lecteurs des journaux en russe. Une cantine socialiste-révolutionnaire servait des repas russes rue de la Glacière, et un restaurant politiquement neutre était connu rue Pascal pour son bortsch et ses *bitotchki* quelconques. Mais, plus que les repas, c'étaient les discussions qui rassemblaient les émigrés, jusqu'au moment où les divergences politiques les séparaient de nouveau²¹.

Les Russes n'étaient pas les seuls arrivants récents dans une capitale de plus en plus cosmopolite. Parmi eux, Picasso était venu d'Espagne en 1900, de même que les Allemandes Paula Modersohn-Becker, peintre, et Clara Westhoff, sculptrice récemment mariée à Rainer Maria Rilke, qui habitait le même quartier que la famille recomposée de Natacha. Les nouveaux venus à Paris étaient frappés par l'intensité de la circulation, la hauteur des tramways hippomobiles à impériale, le tintement incessant des cloches d'omnibus, le braillement des vendeurs de journaux et l'immensité des foules affairées dans les rues. Beaucoup remarquaient également les couvre-chefs des Parisiens, en particulier les énormes chapeaux à plumes prisés par les femmes à la mode²².



La rue Claude-Bernard vue depuis le carrefour avec la rue Berthollet, vers 1900.

Le monde des émigrés russes était principalement constitué d'adultes, et le petit appartement de la rue Flatters ne faisait pas exception. Une bonne française s'occupa de Natacha qui lui parlait sans doute en français, mais l'habitude qu'elle avait de s'inonder les cheveux de vinaigre pour soigner ses migraines ne facilita pas le rapprochement. Les soirées se passaient en compagnie d'adultes : Natacha écoutait Polina, Kolia et leurs amis russes parler tard dans la nuit, jusqu'à ce que quelqu'un aille la coucher. À l'exception de la présence fantomatique de sa sœur morte, elle ne connaissait pas d'autres enfants ; son premier et seul contact avec des filles et des garçons de son âge eut lieu à l'école maternelle de la rue des Feuillantines. Situé tout en haut de la rue Claude-Bernard, l'endroit était très différent de l'ancien couvent de la même rue où Victor Hugo avait joué avec ses frères et sœurs un siècle auparavant et qu'il évoqua dans des poèmes que des générations de petits Français apprirent par cœur à l'école primaire.

À trois ans, Natacha se trouva ainsi plongée dans une institution francophone peu familière, qu'elle compara plus tard à un « baigne d'enfants » dont les pensionnaires étaient chaussés de sabots et portaient des tabliers noirs, passant leurs journées à marcher à la queue leu leu autour d'une cour nue²³. Puisque leur quartier était majoritairement ouvrier – comme l'indique la

mention des sabots –, ses compagnons appartenaient sans doute à un monde social, culturel et linguistique très différent du sien. Les jeunes enfants des familles bourgeoises restaient en effet normalement chez eux pour apprendre les premiers rudiments auprès de leur mère ou d'une gouvernante. Proposant une scolarité non obligatoire aux enfants de deux à six ans, suivie par 25 % seulement d'entre eux, l'école maternelle était en réalité une garderie pour les parents qui travaillaient. Tel était sans doute son principal attrait pour Polina. Les enfants n'étaient initiés à la lecture et à l'écriture qu'à l'âge de cinq ans, et c'est là que Natacha se confronta pour la première fois au français écrit²⁴. Plus tard, elle fit remonter à cette expérience sa véritable initiation au français.

Natacha vécut alternativement entre plusieurs mondes – Paris et la Russie, mère et père, et deux versions d'enfance. Avec Polina et Kolia, elle s'ouvrit prématurément à la vie adulte, ce qui signifie concrètement que Polina était souvent absorbée par ses écritures et que les sollicitations de Natacha devaient se heurter au « tu vois bien que je suis occupée²⁵ » de sa mère. Avec Ilya, au contraire, elle avait le droit d'être une enfant. Après avoir perdu une fille de la scarlatine, il ne voulait pas que le divorce le privât de la seconde. Il venait voir Natacha à Paris, ou bien elle le rejoignait en Suisse pour les vacances, et parfois il s'organisait pour la faire venir à Ivanovo ou à Moscou, où il avait alors un appartement. C'est Ilya, non pas Polina, qui lui apprit à compter et à réciter les jours de la semaine, Ilya qui lui donnait des surnoms affectueux – *Tachotchek* et *Pigalitzza* (piaf) –, lui chantait des berceuses quand elle ne pouvait pas s'endormir, lui acheta un manteau dans lequel elle était jolie comme une petite poupée et s'agenouillait pour l'aider à enfiler une nouvelle paire de gants²⁶. Pour tout dire, de son propre aveu, elle fut affreusement gâtée par son père, mais toutes ses attentions étaient pour lui la meilleure façon d'exprimer un amour paternel indéfectible.

Les photographies de Natacha enfant ont presque toutes été prises à l'initiative de son père, les supports cartonnés portant le nom de photographes professionnels à Moscou ou Ivanovo. Cependant, la photographie où Ilya apparaît de profil et où Natacha, parée de volants blancs, se tient les jambes écartées sur



Natacha avec son père à Moscou, 1904 ou 1905.
Collection famille Sarraute.

un tapis turc parmi des plantes en pot et des tables d'appoint n'a pas été prise, comme elle l'affirmait, dans sa « maison natale » d'Ivanovo-Voznessensk. Il s'agit sans doute de l'appartement d'Ilya à Moscou, ou peut-être même du studio du photographe moscovite, quelque chose hors objectif les ayant visiblement surpris tous deux. L'idée que son père était resté le gardien de sa maison d'enfance à Ivanovo est une illusion à laquelle Nathalie n'a jamais voulu renoncer.

Dans *Enfance*, elle balance entre les versions russe et française de cette époque, idéalisant les images de chacune : le jardin du Luxembourg pour Paris, et un été idyllique passé auprès de ses cousins Chatounovski à Kamianets-Podilsky pour la Russie. Les scènes au jardin du Luxembourg sont émaillées de détails que l'on retrouve dans nombre de récits littéraires d'enfance parisienne, avec les petits bateaux du bassin, les cerceaux, les statues des rois et reines de France, les spectacles de Guignol et le manège, sujet et titre d'un poème de Rilke²⁷. Les vacances chez l'oncle Gricha à Kamianets-Podilsky, auprès de parents affectueux, avec leur lot de repas en famille, de promenades en calèche et de jeux avec les cousins, ses serviteurs dévoués et son cocher bienveillant, baignaient dans une atmosphère qui n'est pas sans rappeler l'évocation par Tolstoï de ses jeunes années dans le premier de ses trois volumes autobiographiques, également intitulé *Enfance*²⁸.

Les scènes du jardin du Luxembourg et de la maison de campagne en Russie ont un caractère délibérément stéréotypé, inspiré de modèles littéraires presque trop beaux pour être vrais. Ce sont les aperçus d'une vie que Natacha n'a jamais vraiment connue, mais qu'elle s'est permis d'« emprunter », comme pour compenser des réalités plus complexes et instables, portant la promesse d'une enfance à laquelle elle demeura « morbidement accroché[e] » : tel est toujours le cas pour un certain type d'écrivain, dira-t-elle plus tard²⁹.



Jakov, l'oncle
de Nathalie Sarraute.

Entre Saint-Pétersbourg et Paris, 1905-1909

La vie changea de nouveau en 1905 quand Polina et Kolia retournèrent en Russie. Après un été passé avec Ilya, Natacha les rejoignit à Saint-Pétersbourg. Ils habitèrent au 8, rue Bolchaïa-Griebetskaïa (rebaptisée ensuite rue Pionierskaïa), dans un nouveau quartier chic, côté Petrograd, sur la rive nord de la Neva, très différent de la sombre Saint-Pétersbourg un peu sinistre que l'on connaît par les œuvres de Gogol et de Dostoïevski.

L'architecture était moderne et élégante ; le n° 8, sans être l'immeuble le plus somptueux de la rue, était magnifiquement décoré de moulures en stuc, doté d'un vaste hall d'entrée, d'un ascenseur et d'un *dvornik* (un gardien) en uniforme. Depuis, le bâtiment a perdu une partie de son stuc, et le rez-de-chaussée est occupé par un salon de beauté un peu tape-à-l'œil. La situation économique des Boretzki-Bergfeld s'était améliorée, sans doute parce que, avec ses trois livres d'histoire en préparation, Kolia pouvait vivre plus confortablement de sa plume. Une bonne, Gacha, fut engagée pour s'occuper de Natacha.

Le couple était cependant rentré en Russie dans une période de troubles politiques croissants. En janvier 1905 avait eu lieu le Dimanche sanglant, au cours duquel la Garde impériale avait tiré sur une foule de manifestants désarmés devant le palais d'Hiver. Ce massacre provoqua des grèves et de nouvelles violences, les groupes révolutionnaires voyant dans cette crise l'opportunité de pousser à un changement plus profond. Les



N° 8 de la rue Bolchaïa-Griebietskaïa (rebaptisée ensuite Pionierskaïa),
Saint-Petersbourg. Octobre 2017.

terroristes de gauche se lancèrent dans un programme d'assassinats de hauts dignitaires. Les extrémistes de droite, dont beaucoup rendaient les Juifs responsables des derniers troubles révolutionnaires, réagirent en provoquant une nouvelle vague de pogroms, où les Cent-Noirs ultranationalistes et xénophobes jouèrent un rôle clé.

Ilya fut directement touché par les répercussions politiques de ces événements à Ivanovo-Voznessensk. En mai 1905, une grève d'ouvriers du textile y entraîna la création du premier soviet russe qui revendiqua des réformes, telles que la journée de travail de huit heures, une sécurité renforcée dans les ateliers, le paiement de congés maladie et des services éducatifs. Ces revendications n'ayant pas été satisfaites, un appel à la grève générale fut lancé et, le 3 juillet, les autorités tsaristes ripostèrent, ouvrant le feu sur une réunion en plein air, tuant indistinctement des dizaines d'ouvriers. La grève générale fut finalement levée à la suite de

concessions patronales, mais des perturbations resurgirent à l'automne, lorsque des pogroms visèrent les foyers et les lieux de travail de plusieurs Juifs. Si Ilya ne subit pas de dommages, son appartenance à un petit groupe de prières juif, dont certains membres avaient vu leurs logements saccagés, le rendait vulnérable¹. Il avait très certainement rejoint le groupe pour des raisons sociales, et c'est la seule trace d'affiliation religieuse active de sa part. Cependant, cela faisait de lui une cible potentielle de l'antisémitisme auquel il avait été confronté une première fois à son arrivée, lorsqu'un de ses ouvriers avait refusé de recevoir les ordres d'un « youpin² ». Tirant la conclusion qu'il n'était pas sain pour eux de rester à Ivanovo, plusieurs Juifs quittèrent la ville pour toujours. Ilya, quant à lui, se réfugia sans doute dans la sécurité de son appartement moscovite.

Kolia et Polina profitèrent au maximum de leur retour sur le territoire national et s'intégrèrent rapidement au monde littéraire et culturel de la capitale. Parmi ceux qu'ils recevaient dans leur appartement, rue Bolchaïa-Griebietskaïa, figurait l'écrivain et journaliste Vladimir Korolenko, rédacteur de l'influent mensuel *Rousskoïe Bogatstvo* (*Richesse russe*). Réputé pour être « le représentant le plus séduisant du radicalisme idéaliste [...] dans la littérature russe », Korolenko était un critique social et un révolutionnaire qui, à l'époque, menait campagne contre la loi martiale et la peine capitale³. Sa revue avait été auparavant associée aux *narodniki* (ancêtres des socialistes révolutionnaires), mais, dans la première décennie du XX^e siècle, elle fut principalement alliée aux socialistes populaires, aile dissidente du parti. Même si les intérêts de Polina étaient plus littéraires que politiques, c'est grâce à Korolenko qu'elle put publier une partie des œuvres dont la création l'occupait de si longues heures dans l'enfance de Natacha.

La production de Polina fut pourtant bien plus modeste que ne le suggéra Nathalie par la suite. Elle ne publia que deux romans et soumit quelques nouvelles à des concours littéraires⁴. Son premier ouvrage, *Ikh Jizn* (*Leur vie*), fut publié en feuilleton en 1918 dans *Rousskoïe Bogatstvo*, mais, quand la revue cessa de paraître à la fin de l'année à cause de la guerre civile, les chapitres

inédits furent perdus. Un second roman, *Vremia (Le Temps)*, sorti en 1932, publié par un éditeur émigré à Berlin. Elle écrit sous le pseudonyme masculin de N. V. Vikhrovski, que Nathalie rapprocha du mot *vikhr* (tornade), mais qui pourrait aussi bien venir de la Vikhra, rivière de la ville natale d'Ilya.

En 1918, dans une lettre au critique Arkadi Gornfeld, Korolenko prit acte de l'opinion négative de son collègue sur *Ikh Jizn*, mais poursuivit en considérant qu'il valait la peine de publier ce roman dont l'écriture, selon lui, contenait « une certaine vérité originale⁵ ». C'était un point de vue généreux, plus facile à soutenir en 1918 qu'un siècle plus tard. Se situant dans un village à une date indéterminée, manquant un peu de cadre narratif, le roman brosse un tableau uniformément lugubre de la vie provinciale au travers d'une galerie de personnages disparates. Curieusement, étant donné l'époque à laquelle il a été écrit et les attaches politiques de la revue qui l'a publié, il ne présente aucun essai d'analyse sociale de cette sinistre situation. En même temps, l'attention au destin individuel n'est étayée par aucun sens psychologique. Sans cœur narratif solide ni véritable protagoniste central, le manque de cohérence du roman est sans doute lié à une composition échelonnée sur une longue période.

Nullement découragée par la publication interrompue de *Ikh Jizn*, convaincue d'être un « grand génie⁶ », Polina continua à écrire. *Vremia* conserve le langage littéraire de son premier roman, mais agrémenté de touches autobiographiques. Comme *Ikh Jizn*, il se déroule dans une petite ville de province quelconque ; toutefois, située à une nuit de train de Moscou, elle évoque Ivanovo-Voznessensk. Les personnages sont principalement des artisans, ainsi que l'était le père de Polina ; cependant, rien n'indique qu'ils soient juifs. L'un d'eux est horloger, mais le temps, qui donne son titre au roman, est en général stagnant, et, comme dans *Ikh Jizn*, la vie est sordide. Sans surprise, plusieurs personnages rêvent de Moscou, à l'instar de Polina sans doute quand elle était à Ivanovo-Voznessensk. On n'y trouve aucun écho des événements politiques extérieurs, mais, contrairement au premier roman, *Vremia* tente partiellement de dresser un



Polina la mère de Nathalie Sarraute
et son second mari Kolia, 1909.
Collection famille Sarraute.

constat social sur la vie des provinciaux, en particulier des femmes.

Il tend également à un plus haut degré de réalisme psychologique, sans guère de subtilité cependant dans les portraits de personnages largement stéréotypés, avec un style artificiellement pittoresque et populaire, si bien que le roman reste en grande partie convenu et anachronique. La tendance de Polina au mélodrame et ses personnages génériques sont à l'opposé des valeurs littéraires sur lesquelles sa fille fondera son écriture⁷. Mais, en évoquant le talent de Polina de façon plus positive que les résultats ne semblent le justifier, Nathalie attribuait certaines de ses aspirations littéraires à un don qu'en dépit de leurs différences elle estimait avoir hérité de sa mère⁸.

Les relations de Natacha avec Kolia – qui n'a jamais cherché à jouer le rôle de père – étaient chaleureuses et tendres ; pourtant, un épisode évoqué dans *Enfance* l'assimile à un « corps étranger » lorsqu'elle veut intervenir un jour où Kolia et Polina font semblant de se battre et que cette dernière la rabroue par ces mots : « Femme et mari sont un même parti⁹. » Lié par leur intérêt commun pour les livres et les écrivains, le couple partageait un monde auquel Natacha n'appartenait pas complètement. Les relations humaines étaient des relations littéraires, et les familles heureuses étaient des familles qui lisaient. À l'avant, la version du jeu des sept familles auquel jouait de temps en temps Natacha, en compagnie de sa bonne et d'autres domestiques, n'était pas composée de parents et d'enfants mais d'œuvres rattachées à un auteur : *Anna Karénine*, *La Sonate à Kreutzer* et ainsi de suite pour Tolstoï ; *Pères et Fils*, *Mémoires d'un chasseur* et autres pour Tourgueniev, et ainsi de suite.

Un enfant solitaire peut aussi partir en quête d'atmosphère familiale au travers des livres. Kolia et Polina lisant en permanence, Natacha se joignait à eux, se transformant à son tour en lectrice insatiable. Ses lectures l'introduisaient dans des mondes où elle retrouvait d'autres enfants, toujours absents de sa propre vie et sans réalité autre qu'imaginaire. Certains grandissaient dans des familles heureuses, comme l'héroïne des *Malheurs de Sophie* de la comtesse de Ségur, dont la mère compréhensive

pardonnait régulièrement les bêtises attachantes. (Auteure à succès, Madame de Ségur est un des premiers exemples d'écrivain d'origine russe qui se fit une place dans la littérature française). Nombre des livres que lisait Natacha décrivaient également des cadres familiaux loin d'être parfaits, comme celui du jeune héros du roman d'Hector Malot, *Sans famille*, jeté dans une existence précaire après avoir été vendu par le mari ivrogne de sa mère adoptive.

La lecture avait l'écriture pour corollaire indispensable, et ce fut en russe que Natacha maîtrisa d'abord la calligraphie. Après avoir brièvement fréquenté l'école à Saint-Petersbourg, elle poursuivit son instruction de façon encore plus aléatoire avec un précepteur à domicile, Ilya ayant désapprouvé les méthodes pédagogiques de l'école. Son tracé grand et assuré, très différent de ce que l'on enseignait dans les écoles françaises, se forma dans ses années pétersbourgeoises, où, imitant Kolia et Polina, elle en fit aussi un usage créatif. Comme le raconte Nathalie adulte lors d'un entretien avec le journaliste Pierre Démeron, ainsi que dans *Enfance*, le résultat était dans la manière littéraire de Polina. Lorsqu'un ami de la famille – Korolenko, dans son souvenir – lui conseilla d'apprendre l'orthographe avant de se mettre à écrire des romans, ses ambitions littéraires juvéniles avortèrent¹⁰. De façon générale, les livres fournissaient une stratégie complexe pour faire face à la vie du foyer, offrant tout à la fois le moyen d'intégrer la famille Boretzki-Bergfeld, qui n'en était pas tout à fait une, et une évasion vers d'autres mondes.

Cependant, des événements extérieurs vinrent perturber la vie de Natacha avec des répercussions qui, à défaut d'être immédiatement évidentes, se révélèrent durables. À la mi-octobre 1906, quelques mois après son arrivée à Saint-Petersbourg, un groupe de révolutionnaires menèrent une attaque à main armée contre une voiture transportant des fonds publics. Ce fut l'une des attaques terroristes les plus audacieuses et spectaculaires parmi celles qui furent dénombrées : cent vingt et une pour le seul mois d'octobre, auxquelles s'ajoutèrent trois cent soixante-deux « expropriations ». Alors que la voiture de fonds contournait l'angle du passage Fonarni et du canal Ekaterinski (aujourd'hui

Griboïedov), une bombe fut lancée, produisant une violente explosion ; la voiture fut aussitôt encerclée par de jeunes révolutionnaires qui s'emparèrent de plusieurs sacs d'argent avant que la police montée qui escortait la voiture n'ouvrît le feu, tuant quatre des assaillants. La fusillade qui s'ensuivit blessa des passants, et 366 000 roubles sur 600 000 disparurent. Les autorités, qui réprimaient alors toutes les formes d'activité révolutionnaire, arrêtaient onze suspects, dont huit furent exécutés sommairement la nuit du 31 octobre ¹¹.

La famille Tcherniak fut mêlée à cette affaire lorsque la police suspecta Jakov – le plus jeune frère d'Ilya, que Natacha connaissait sous le nom d'oncle Iacha – d'avoir participé à l'attaque, ou d'avoir au moins aidé à préparer la bombe. Comme Ilya, Jakov avait étudié la chimie à Genève, où il avait obtenu un doctorat et était tombé sous l'influence des SR exilés. De retour en Russie, ses opinions politiques se radicalisèrent. Il rejoignit les maximalistes, groupe dissident quasi anarchiste qui rompit avec le parti SR. Adhérent à une conception plus impatiente de la révolution, ils justifiaient une terreur à outrance en même temps qu'une stratégie d'expropriation pour financer l'action politique. Les connaissances chimiques de Jakov étant certainement utiles pour fabriquer des explosifs, il est donc bien possible qu'il ait contribué à la fabrication de la bombe. Tout comme il a sans doute joué un rôle pour celle qui avait été utilisée quelques mois plus tôt dans l'attentat contre le Premier ministre Stolypine, lequel tua vingt-huit personnes et en blessa plusieurs autres, dont deux de ses enfants. Cependant, au moment de l'attaque de Fonarni, Jakov séjournait à Paris et depuis plusieurs semaines à l'étranger ¹².

Attiré à Stockholm par un télégramme qu'il crut envoyé par une associée maximaliste, mais qui venait probablement de la police secrète, Jakov fut arrêté dès son arrivée et incarcéré en réponse à la demande russe d'extradition. Ilya intervint immédiatement au nom de son jeune frère, engagea un avocat et obtint l'aide du seul député socialiste de Suède, Karl Branting, qui mena une campagne de presse contestant l'ordre d'extradition. D'autres groupes socialistes européens se joignirent à la



Après l'« expropriation » de Fonarni, octobre 1906.

contestation, et durant le mois de février, sous les auspices de Jean Jaurès, *L'Humanité*, journal socialiste, rendit compte de l'affaire Tcherniak en commençant par publier une lettre ouverte de Jaurès au ministre suédois des Affaires étrangères condamnant fermement la demande d'extradition de Jakov. Le journal suédois *Sozialdemokraten* fit également paraître une lettre mûrement réfléchie d'Ilya Tcherniak accusant le chef de la police suédoise d'antisémitisme pour avoir prétendu que les extrémistes révolutionnaires russes étaient tous juifs. Tout en admettant que ces années d'oppression avaient conduit de nombreux Juifs à prendre une part active à la campagne pour la liberté et que son frère avait participé à la révolution, il y affirmait aussi qu'à l'époque, tout le monde en Russie était plus ou moins révolutionnaire. Mais il niait catégoriquement que son frère eût pris la moindre part à l'attaque de Fonarni ¹³.

La police russe ne parvenant pas à fournir de preuves écrites pour étayer l'ordre d'extradition, le gouvernement suédois s'inclina et relâcha Jakov, amaigri et arborant une barbe fournie. Il embarqua sous un faux nom à Göteborg dans un vapeur à destination d'Anvers, où Ilya s'était arrangé pour le retrouver. Cependant, quand le navire accosta le 13 février 1906 au matin,

Jakov avait succombé à des gaz toxiques dont on ne connut jamais l'origine. Trois autres passagers moururent également, mais de forts soupçons pesèrent sur l'Okhrana, la police secrète tsariste. Des représentants de partis socialistes à travers l'Europe se rassemblèrent à Anvers quelques jours plus tard pour des funérailles qui attirèrent des milliers de personnes et durèrent plusieurs heures. La cérémonie eut lieu en présence d'un rabbin russe venu à la demande des parents de Jakov, accablés de douleur mais trop faibles pour se déplacer.

Nathalie évoquait souvent le lien entre son oncle, l'attaque de Fonarni et ses conséquences, précisant qu'on avait retrouvé sur son corps une carte postale qui lui était destinée. Elle soulignait aussi le battage autour de cette affaire, et paraissait fière de la reconnaissance sans précédent dont un membre de la famille Tcherniak avait bénéficié de la part de célébrités telles que Jean Jaurès et Karl Branting, ou même, prétendait-elle, du roi de Suède. Mais la mort s'était approchée de nouveau, cette fois par le biais d'un oncle cher dont Natacha se rappelait les visites rue Flatters, et dont la ressemblance physique avec Ilya ne faisait qu'alimenter sa peur constante que son père disparût. Par la suite, elle expliqua que la mort était une « hantise » qu'elle avait eue « depuis toujours – depuis [sa] première enfance ». Avant d'ajouter : « Jamais je ne cesse de penser à la mort. La moindre joie est contaminée, détruite par cette pensée ¹⁴. »

Après cela, il fut impossible à Ilya de retourner en Russie, et il s'installa en France, troquant son statut de Juif à Ivanovo contre celui d'émigré russe à Paris. Ce déménagement eut des retombées qui allaient finalement infléchir la vie de sa fille. Mais, pour l'heure, les visites annuelles de Natacha à son père continuèrent comme avant, si ce n'est qu'elle voyageait désormais en sens inverse, de Saint-Pétersbourg vers Paris, passant deux jours dans le luxueux Nord-Express avec son wagon-restaurant et son service en argent que connut aussi le jeune Vladimir Nabokov, qui faisait régulièrement le même trajet à la même époque. Ce jeune Vladimir et la petite Natacha se sont peut-être croisés dans le couloir de ce train splendide, ou entraperçus dans le wagon-restaurant à l'heure des repas ¹⁵.

En France, Ilya fut obligé de repartir de zéro. Les établissements Tcherniak ouvrirent en 1910 à Vanves, à la périphérie de Paris. En 1924, ils comptaient quatorze employés, dont un Russe, un Polonais, un contremaître belge, deux secrétaires français, un concierge belge et huit ouvriers dans les ateliers, dont quatre Français, un Belge et trois Tchèques. Sans doute était-ce un personnel plus cosmopolite que celui des autres entreprises locales, et l'activité prospéra avec le dévouement d'Ilya. Pendant la Grande Guerre, la petite usine approvisionna en colorants deux compagnies travaillant pour le ministère de la Défense¹⁶ et devint finalement célèbre pour ses rouges, dont le « rouge Tcherniak ».

Parallèlement à sa reconversion professionnelle, Ilya refit sa vie, épousant en janvier 1909 Véra Cheremetievskaja. Née à Moscou le 26 septembre 1885 (ancien calendrier), elle avait seize ans de moins que lui. Ils s'étaient rencontrés à Moscou, mais, Véra n'étant pas juive, ils ne pouvaient se marier en Russie que si Ilya se convertissait au christianisme. Il refusa de professer une foi à laquelle il n'adhérait pas sincèrement, et ils vécurent maritalement quelque temps, semble-t-il, avant d'officialiser leur union, même si, lors des funérailles de Jakov, il fut fait mention d'Ilya et de sa « femme¹⁷ ». Le départ en France condamna Véra à passer le reste de sa vie en exil et, bien que d'origine française par son grand-père, un officier du nom de Charles Feue de la Martinière, elle ne maîtrisa jamais totalement la langue.

À Paris, le couple s'installa rue du Loing avant d'emménager 4, rue Marguerin, dans le XIV^e arrondissement, quartier d'émigrés largement russophones. La plupart étaient des réfugiés politiques, tels Vladimir Lvovitch Bourtzev, journaliste et rédacteur en chef de plusieurs revues, ou Valérien N. Agafonoff, chef des SR à Paris et auteur d'un livre sur les activités de l'Okhrana à l'étranger. Entre 1909 et 1913, Lénine et Kroupskaïa vécurent non loin, rue Marie-Rose. Nathalie racontait souvent que son père allait de temps en temps jouer aux échecs avec Lénine et Trotski au café du Lion, à Denfert-Rochereau, dans lequel les émigrés russes se rassemblaient et où Lénine tenait des réunions politiques. Durant la Grande Guerre, Ilya s'abonna à *Nache*



Véra Tcherniak. Collection famille Sarraute.

Slovo, journal russe de Paris codirigé par Trotski et décrit par le biographe de celui-ci comme étant, avec le *Social-Démocrate* de Lénine, « le plus important laboratoire de la révolution ¹⁸ ». Dans *Enfance*, Nathalie évoque d'autres personnages absents des livres d'histoire mais qui ont également vécu pour leurs convictions et l'ont souvent chèrement payé. À ses yeux, ces mélancoliques révolutionnaires exilés sont « des êtres extraordinaires, [...] des héros qui ont affronté sans flancher les plus terribles dangers, tenu tête à la police du tzar [*sic*], lancé des bombes », et qui, face à la mort, étaient toujours prêts à crier « Vive la révolution ! Vive la liberté ! » ¹⁹. Son tableau de la politique révolutionnaire mêle autant le romantisme que l'analyse historique.

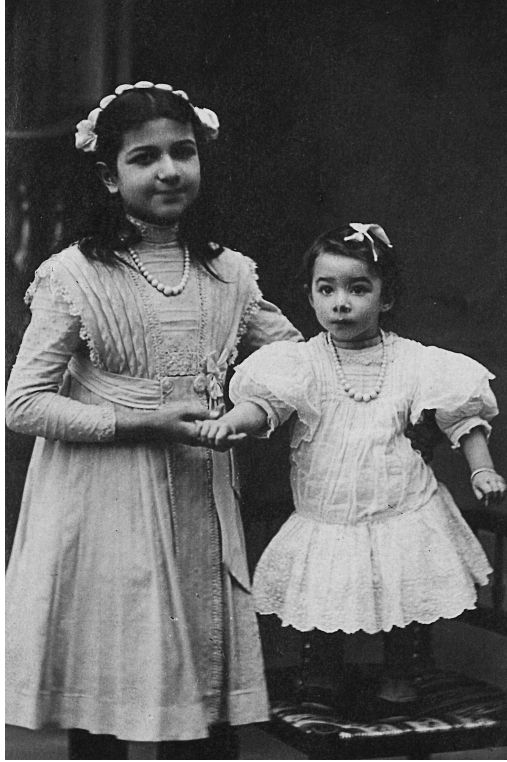
Au début de 1909, réagissant sans délai au récent mariage d'Ilya, Polina prétexta un voyage de Kolia pour ses recherches et envoya Natacha chez son père quelques mois avant son habituel séjour d'été. Peut-être y avait-il une pointe de méchanceté dans l'idée de confier Natacha au nouveau couple qui venait de s'installer alors même que Véra était enceinte de son premier enfant. Rien ne laissait présager que ce serait un arrangement

définitif, mais Nathalie n'oublia jamais le départ de Saint-Pétersbourg avec l'angoisse rétrospective de quitter sa mère qui la laissa à Berlin, d'où elle termina le voyage vers Paris accompagnée par un ami de la famille. De son propre aveu, c'est à ce moment que son enfance fut « véritablement brisée²⁰ ».

Ce n'était pas la première fois que Natacha voyait Véra : elle l'avait croisée lors d'une précédente visite chez son père, rue Boissonade. La rue, formée de deux anciennes impasses, entre le boulevard du Montparnasse et le boulevard Raspail, abritait une population cosmopolite flottante, dont plusieurs peintres et de nombreux Russes. Natacha gardait de Véra le souvenir d'une jeune femme bohème habillée en homme avec qui elle dansa, et qui n'était pas encore la seconde épouse de son père²¹. Mais la Véra de la rue Marguerin n'avait plus rien à voir avec celle de la rue Boissonade, et Nathalie en parlait toujours comme de sa marâtre plutôt que comme de sa belle-mère. Alors que Polina était fière de son apparence, Véra avait un physique ingrat, des lèvres minces et les dents du bas saillantes. À la naissance de Lili, en août, l'attachement névrotique de Véra à son enfant et l'expulsion sommaire de Natacha de sa chambre pour y mettre le bébé confirmèrent clairement, comme allait le lui dire rapidement Véra, que ce n'était pas sa maison²².

Lili, dont le vrai nom, Hélène, ressuscitait étrangement celui de la première fille d'Ilya et Polina, était de l'avis général une enfant malade et difficile, qui s'imposait au ménage par ses hurlements et ses crises. La photographie des deux filles (prise en studio, probablement vers 1911) paraît accréditer l'absence de liens étroits entre Natacha et sa demi-sœur. Ce ne devait pas être simple pour Véra d'être à la fois mère et belle-mère en si peu de temps, alors qu'Ilya était occupé à monter sa nouvelle affaire. Mais elle semble n'avoir fait aucun effort pour cacher sa réticence à accueillir l'enfant de son mari, et lorsque, à la fin de l'été, Polina ne la reprit pas auprès d'elle, Natacha se retrouva entre deux foyers, avec le sentiment de n'avoir sa place dans aucun.

Cette situation s'aggrava environ dix-huit mois après l'arrivée de Natacha à Paris, lorsque Polina les mit devant le fait accompli



Natacha et Lili, autour de 1911. Collection famille Sarraute.

en refusant de venir elle-même pour la ramener à Saint-Pétersbourg. Ilya n'était pas disposé à le faire de son côté, sauf si Natacha le souhaitait expressément, ce qui la laissait donc face à un choix douloureux. Elle choisit de rester, quitte à paraître rejeter sa mère qui lui manquait néanmoins cruellement, comme l'exprime le mot qu'elle écrivit en russe au dos d'une photographie que Polina et Kolia lui envoyèrent de Kertch, en Crimée, pour son neuvième anniversaire : « La photo est si chère à mon cœur que, toute ma vie quand je la regarderai, je saurai qu'il y a une personne qui m'aime et c'est Maman. » Un ou deux ans après, cependant, une autre photographie du couple portait un message de Natacha à sa seule mère. Écrivant à la fois en russe et en français, elle remercie Polina pour un « premier et peut-être même dernier portrait » en signant « Nathalie Tcherniack [*sic*], Paris », comme pour affirmer une identité française et préciser qu'il y avait désormais une distance géographique, linguistique et affective entre elles. La distance se confirma lorsque, en 1911, Polina écourta sa seule visite

pour voir Natacha à Paris, déclarant qu'Ilya avait transformé sa fille en un « monstre d'égoïsme²³ ». Natacha fut de nouveau rendue responsable de l'abandon de sa mère.

L'école lui permettait cependant d'échapper aux tensions familiales. Natacha alla d'abord dans un petit établissement privé dirigé par les demoiselles Bréban, où elle réapprit les bases du français écrit avant de rejoindre l'école communale du quartier, rue d'Alésia. Que le russe « Natalia » se traduise aussi facilement en un « Nathalie » français identifiable facilita les choses. Dans l'école française de la Troisième République, par principe, aucun enfant ne devait être traité comme un « corps étranger » et les différences de race, de classe, de nationalité ou de religion devaient rester invisibles au sein d'un système destiné à former les futurs citoyens de la nation. Natacha s'épanouit et excella rapidement dans ce monde, suscitant l'affection et l'intérêt de ses professeurs. L'école créa des affinités particulières avec Ilya qui, en l'absence de fils, était trop heureux d'encourager les ambitions scolaires de sa fille. Tous deux devaient discuter de ses devoirs, et elle les lui donnait à lire avant de les remettre à ses professeurs dont l'opinion favorable comptait pour elle. On continua à parler russe à la maison, mais elle apprit à écrire en français et prit plaisir à maîtriser la langue.

Elle lisait surtout des livres en français qui la protégeaient des tensions affectives du foyer tout en brossant un tableau compatissant de la vie d'orphelins et de beaux-enfants non désirés. Les beaux-parents abondent dans la littérature pour enfants du XIX^e siècle. *David Copperfield* – souvent cité dans *Enfance* avec *Sans famille* d'Hector Malot – raconte l'histoire d'un garçon dont le beau-père est cruel, et qui sait ce que signifie perdre un foyer familial. Si les familles sont séparées de force dans *La Case de l'oncle Tom*, de Harriet Beecher Stowe – autre roman favori de Natacha –, l'amour parental n'y est pas perturbé par cette adversité. C'est la mort de l'oncle Tom et non celle de la petite Eva qui lui fit couler des larmes, peut-être parce que, comme cela avait été le cas d'Ilya, il était loin de ses enfants. Son roman préféré était *Le Prince et le pauvre* de Mark Twain, dans lequel Édouard, fils d'Henri VIII, et Tom Canty, rejeton mal-aimé d'un

mendiant voleur, échangent leurs places, chacun devenant un « corps étranger » dans un monde différent où aucun n'est reconnu pour ce qu'il est vraiment.

Les auteurs français que l'on recommandait de faire lire aux enfants, tels Pierre Loti et René Boylesve, fournissaient à Natacha des exemples de style, dont elle s'inspirait avec succès dans ses rédactions. *Rocamboles*, le roman d'aventure en plusieurs volumes de Ponson du Terrail, proposait une évasion simple et directe. Lorsque la mère de Vera vint passer plusieurs mois auprès de sa fille, elle initia Natacha aux classiques de la littérature russe et française. Élevée à l'Institut Smolny pour jeunes filles nobles de Saint-Pétersbourg, « Babouchka » avait appris le français sans accent. Durant son séjour chez les Tcherniak, elle devint la grand-mère que Natacha n'avait jamais eue, partageant un amour de la littérature qui devait rester étranger à Lili.

Le retour de Babouchka à Moscou fut une grande perte pour Natacha. Dès lors, ses liens avec la Russie se réduisirent essentiellement aux cartes postales reçues de Polina, et parfois de Kolia. Outre ses demandes que Natacha lui écrive plus souvent, Polina y évoquait ses fréquents maux de tête ou, à une occasion, un torticolis qui l'empêcha de prendre la plume. Tous deux continuèrent d'écrire à Nathalie comme à une enfant beaucoup plus jeune, décrivant une promenade vers une cascade ou la vue d'une grosse et très vieille carpe²⁴. Mais, les années passant, la Natacha à qui ils s'adressaient était de moins en moins l'enfant qu'ils imaginaient encore, et cette méconnaissance ne fit que creuser la distance qui séparait déjà mère et fille.

Lycée Fénelon, 1912-1918

Enfance s'achève en 1912 quand, au début du trimestre d'automne, Natacha – qui doit maintenant devenir Nathalie – emprunte le tram pour le lycée Fénelon. Premier lycée pour filles de Paris, l'établissement avait été fondé trois décennies plus tôt, à la suite de la loi Camille Sée de décembre 1880 créant l'enseignement secondaire public pour les filles. La première directrice, Mlle Cécile Provost, était encore en place, supervisant un projet qui était à bien des égards une aventure pionnière, mettant en œuvre une ambition dont on débattait et discutait depuis plus de deux siècles. L'instruction des filles était cependant conçue tout autrement que celle des garçons. Son but n'était pas de leur inculquer des connaissances pour lesquelles elles avaient sans conteste les aptitudes nécessaires, mais de les préparer au mariage et à la maternité. Au programme ne figuraient pas les « langues mortes » (latin et grec), mais uniquement des langues vivantes ; la philosophie, le summum du système éducatif français, était enseignée sous la forme réduite de la « morale » ; quant à la science, elle se limitait au strict minimum. Les élèves se concentraient plutôt sur le français, la littérature, les langues vivantes et l'histoire, complétées par les « occupations de leur sexe », telles que la couture, l'hygiène et le chant. De surcroît, le nombre d'années de secondaire était limité pour les filles. Concrètement, la plupart s'arrêtaient au certificat d'études au bout de trois ans, ou au diplôme de fin d'études secondaires, après cinq ans.

Assez peu poursuivaient jusqu'au baccalauréat au terme de six années, et cela sur la base de programmes différents pour les filles et les garçons. Si certains changements furent apportés au programme, avec l'introduction du latin et de la philosophie, le baccalauréat unique ne fut instauré qu'en 1924. Les aspirations universitaires s'ajustaient en conséquence. En 1918, quand elle passa son baccalauréat, Nathalie faisait partie des quarante et une lycéennes inscrites (moins de la moitié de la cohorte initiale de 1912) et des vingt-sept seulement qui réussirent. Celles qui le souhaitaient pouvaient se présenter au second baccalauréat, option « philosophie » ou « mathématiques ». L'instruction primaire étant devenue obligatoire en 1882, les femmes purent faire carrière dans l'enseignement, et les jeunes filles qui s'y destinaient présentaient le concours d'entrée à l'École normale. Mais peu suivaient cette voie.

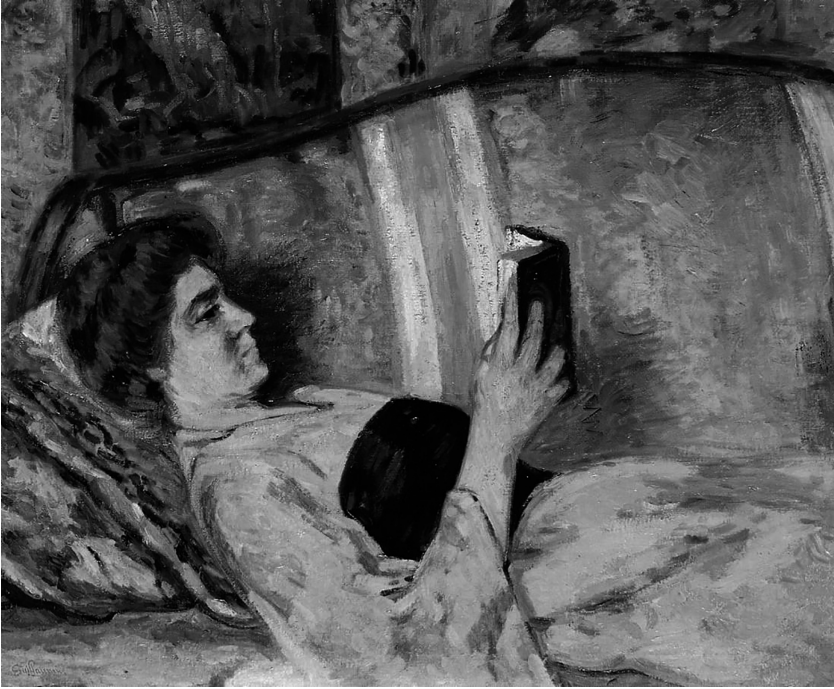
La discipline scolaire était stricte. Quand des enseignants masculins intervenaient dans les classes supérieures, c'était toujours en présence d'une surveillante qui tricotait imperturbablement sur le temps du cours. Nathalie avait parfaitement conscience des différences entre l'enseignement qu'elle recevait et l'expérience des garçons dans leurs lycées. Plus tard, à propos de ce double système, elle parla de « ségrégation monstrueuse », qui lui inspira un sens aigu de la compétition avec ses invisibles camarades masculins du même âge¹. Le lycée Fénelon finit par devenir mixte en 1979 ; Nicolas Revel, le petit-fils de Nathalie, y fut élève.

Il y avait aussi une ségrégation sociale volontaire. Les frais de scolarité étaient relativement élevés, et la majorité des filles venaient de familles parisiennes aisées évoluant dans d'autres milieux que les Tcherniak. Nathalie se souvenait d'élèves expliquant qu'elles ne pouvaient l'inviter chez elles « parce que [leur] mère ne connaît pas [sa] mère² ». L'exception était son amie intime Assia Minor, fille d'un éminent activiste socialiste-révolutionnaire, Ossip Minor. Après la publication d'*Enfance*, une ancienne condisciple de Nathalie lui écrivit pour la féliciter tout en regrettant qu'elle n'en ait pas dit davantage sur le lycée Fénelon : elle en gardait un meilleur souvenir que Nathalie, dont elle se rappelait encore la « réserve d'enfant un peu triste³ ».

Les dossiers scolaires individuels de cette époque ont disparu, mais les listes annuelles des prix attestent la réussite de Nathalie dans toute une série de disciplines. En juillet 1914, elle reçut un deuxième prix en français, en littérature et en arithmétique, ainsi que des accessits en histoire, en « diction » et en couture. Elle obtint une mention en allemand, son nom figura au tableau d'honneur, et elle partagea le « prix d'excellence » avec une certaine Claire Billard. Les résultats sont semblables pour les années suivantes avec un nouveau succès en mathématiques, en physique-chimie (matières regroupées), mais aussi en hygiène en 1915⁴. Le nom d'Assia Minor, qui lui disputait les premières places, apparaît à peine moins souvent sur les listes de prix et en position légèrement moins prestigieuse. Ces prix comptaient pour Nathalie Tcherniack – qui tenait à ce *ck* –, et elle continua de s'enorgueillir de ses succès scolaires.

C'était une fois de plus une façon de susciter l'intérêt et l'affection de ses professeurs. Trois d'entre eux sortent du lot. La première était Mme Guillaumin, qui enseignait le français quand Nathalie était dans sa troisième année de lycée. Nathalie conserva ses devoirs de français de cette année au cours de laquelle les élèves étudièrent Molière et Corneille, et firent des rédactions sur divers sujets, dont une où elles devaient raconter leurs souvenirs après avoir découvert au grenier une malle de jouets abandonnés. Nathalie évoquait souvent le plaisir qu'elle avait à rédiger ces compositions, dans le style, disait-elle, d'écrivains mineurs de la fin du XIX^e siècle comme René Boylesve ou Pierre Loti. Elle décrochait la plupart du temps des 7 ou 8 sur 10 (une fois un 9), avec des commentaires louant son intelligence et, à l'occasion, l'incitant à plus de précision dans les détails et l'expression. Il est une observation qu'elle s'amusait à rappeler des années plus tard : quand l'ambassadeur d'Espagne entra dans le bureau du duc de Choiseul, le Premier ministre de Louis XV, c'est une erreur d'écrire que la porte grince, car « la porte d'un ministre ne grince pas⁵ ».

Mme Guillaumin encouragea les talents littéraires de Nathalie, laquelle assura plus tard que l'enseignante faisait si grand cas de ses compositions qu'elle les lisait à son mari, le peintre impressionniste tardif Armand Guillaumin. On lui doit plusieurs portraits de son épouse, comme celui daté de 1914, l'année où elle



Portrait de Marguerite Guillaumin lisant (1914) par Armand Guillaumin.

eut Nathalie pour élève. Mme Guillaumin tranchait sur la plupart des autres enseignantes du lycée Fénelon, pour beaucoup présentes dans l'établissement depuis son début, demeurées célibataires, et désormais vieillissantes. Dans *Entre la vie et la mort* (1968), Nathalie l'évoque dans une scène d'un comique exagéré, où l'enseignante s'éloigne sur la pointe des pieds de l'écrivain en herbe dont elle prédit avec assurance le succès futur. Mais c'est moins de l'enseignante que de l'apprentie romancière que Nathalie s'amuse alors. Aux yeux de l'écrivaine adulte, les compositions appliquées de l'adolescente étaient un faux départ, et le plaisir qu'elle prenait à les rédiger, un avant-goût tout aussi erroné de l'écriture dont elle devait finalement faire l'expérience sur un tout autre mode.

Deux ans plus tard, en 1916-1917, alors qu'elle préparait le bac « B » (latin et langues), Nathalie reçut de semblables encouragements de deux autres enseignants : M. Georgin en latin et M. Béthou en français. Les professeures de Fénelon n'étant pas assez qualifiées pour enseigner au niveau du baccalauréat, on confiait ces classes à des enseignants de prestigieux lycées pour